



Le Roi se meurt

Eugène Ionesco

Mise en scène **Georges Werler**

Décor **Pace** / Costumes **Pascale Bordet** / Lumières **Jacques Puisais**
Assistant à la mise en scène **Jean Turpin**

Avec : **Michel Bouquet, Juliette Carré, Jacques Echantillon,**
Nathalie Niel, Lara Suyeux,
Jacques Zabor

Production : Pascal Legros production

du 31 mars au 9 avril 2006

● GRANDE SALLE

Renseignements / Réservations :

du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45

tél. **04 72 77 40 00** - fax 04 78 42 87 05

Retrouvez toutes nos informations sur notre site :

www.celestins-lyon.org

Contact presse : Magali Folléa 04 72 77 48 83 / fax 04 72 77 48 89

magali.follea@celestins-lyon.org

Chantal Kirchner, Secrétaire Générale

A CHEVAL SUR UNE ÉTOILE

C'est ainsi que je m'imagine Ionesco ! Tous les êtres d'exception planent au-dessus de l'univers, leurs génies perdurent au-delà de leur temps de vie, ils le marquent d'une empreinte profonde. L'actualité, si pressée de brasser le pire, oublie ceux qui feront la grandeur de leur siècle, à qui ils apportèrent une contribution essentielle à l'histoire de la littérature.

La nuit de l'oubli enfouit dans ses ténèbres l'éphémère du discours politique et les petites dérisoires qui forment le fretin du quotidien. Le poète, lui, renaît chaque fois qu'un homme puise dans les beautés que recèle sa pensée des raisons de s'enthousiasmer, de chasser l'espace d'une soirée ses peines, d'accéder à cette sorte de plénitude que procure le bonheur de la lecture ou de la représentation.

Nul mieux que Ionesco n'a évoqué avec tant de lucidité Dieu, la vieillesse, la maladie, la mort. Je le revois encore, notre si cher Eugène, dans son grand fauteuil, le corps inerte, comme l'ayant déjà déserté, mais le visage immense, mobile, serein, apaisé, qui se tournait vers moi, rassurant, ses lèvres me semblait-il susurraient : « ne vous en faites pas, ce n'est pas si grave de s'en aller ». Ses yeux reflétaient une ironie subtile, puis il s'exprima, il y avait dans sa voix quelque chose de musical, d'aérien. Pendant une heure environ, dont j'eusse aimé retenir chaque seconde, il fut éblouissant. Puis, il se sentit fatigué, sa tête roula doucement de part et d'autre de son fauteuil, je compris qu'il me fallait partir pour lui laisser reprendre sa lutte farouche pour tenter de percer les mystères de l'existence, mais aussi pour poursuivre un dialogue impossible face à Thanatos avec cette interrogation que se pose chacun d'entre nous : Dieu, pourquoi, moi ?

Son théâtre demeure, il a enrichi le répertoire dramatique, sa charge féroce des rois et des roturiers ne cessera jamais de nous éblouir. Ionesco ne se résume pas ainsi que certains le définissent comme le dramaturge du théâtre de l'absurde, tant les zoïles et les thuriféraires de son œuvre se trompent en le réduisant à cette petite dimension. L'absurdité s'est fondue dès les premiers âges dans les avatars de l'humanité : chaque jour nous la montre encore plus pugnace, monstrueuse, tentaculaire, ubuesque. A l'opposé, les comédies d'Ionesco exhalent une chaleur violente, une fraîcheur sans pareil, une joie ineffable, un humour insolite et dans chaque personnage qu'il a jeté sur la scène se cache un cœur anxieux, le sien, celui du rêveur impénitent, du créateur de tant de merveilles.

Pierre FRANCK

*Né dans la grâce, dans l'innocence,
dans la fraîcheur du premier jour, pourquoi
l'Homme est-il condamné à mourir,
enlisé dans la vase,
emmuré, noyé, étouffé ?*

Philippe Sénart, Ionesco
(Classiques du XX siècle, Editions Universitaires)

Argument

Le roi Bérenger 1^{er} va mourir.

Les signes annonciateurs « ne trompent pas » : arrêt du chauffage, multiplications des toiles d'araignée, fissures dans les murs.

La reine Marie, la seconde épouse, se désole et veut lui cacher la vérité.

La reine Marguerite, la première épouse, et le médecin s'accordent pour l'éclairer afin qu'il meure dignement.

Mais Bérenger ne veut pas mourir. Il cherche quelqu'un pour mourir à sa place : « *qui veut me donner sa vie ?* ». Il supplie, ordonne, se révolte. La reine Marguerite l'amène peu à peu à « suivre les étapes de la cérémonie » à accepter son destin, celui de tous les hommes, tandis que disparaissent un à un tous les signes de la royauté.

UN CLASSIQUE

LA MALADIE DE LA MORT

En 1962, au sortir d'une grave maladie, Ionesco, alors qu'il vient de se sentir touché par l'aile de la mort, écrit *Le Roi se meurt* en guère plus de quinze jours, comme pour conjurer le mal. L'auteur de *La Cantatrice chauve*, créée en décembre 1949, est alors bien connu pour le comique grinçant de ses « farces tragiques ». Il s'est affirmé comme l'un des représentants majeurs du « Nouveau Théâtre » lors des Entretiens sur le théâtre d'avant-garde prononcés à Helsinki en 1959 aux côtés de Beckett, Adamov, Tardieu, Dubillard, Weingarten, et de tous ces grands novateurs qui ont révolutionné la scène européenne dans les années cinquante. Depuis qu'il a créé Bérenger, son porte-parole, dans *Tueur sans gages*, *Rhinocéros* et *Le Piéton de l'air*, sa veine comique s'est encore assombrie.

Elle est particulièrement noire dans *Le Roi se meurt*, pièce où il porte à la scène ce qu'aucun auteur dramatique n'avait osé faire avant lui, le drame d'une agonie.

Dans cette œuvre aux accents de parabole, il crée, avec Bérenger, un roi de fantaisie dont le royaume est touché par un drôle de cataclysme. Dans ce pays jusqu'alors florissant, tout se dérègle et meurt lentement, les hommes comme les plantes. Malade, le roi a perdu tout pouvoir sur les êtres et les choses qui disparaissent à mesure qu'il ne peut plus en jouir. L'espace, tel une peau de chagrin, se rétrécit autour de lui d'instant en instant. Signe avant-coureur de la mort, comme dans toute mythologie lorsqu'un héros descend aux Enfers, la Terre, juste avant que la pièce ne commence, a tremblé, fissurant la salle du trône sur les murs de laquelle s'inscrivent les souffrances du roi. Frappés par la même maladie, espaces et corps se confondent et vont s'évanouir ensemble lentement. Le délabrement de la scène, traitée comme un corps malade, visualise à tout instant l'état de santé du roi qui ne cesse d'empirer.

Face à Bérenger qui tantôt, dans une attitude de déni total, refuse de se voir mourir, et tantôt se révolte et crie comme une bête qui sent venir la mort, Ionesco place les deux femmes qui ont partagé sa vie. La reine Marie pour qui sa mort est un déchirement, tente de le rappeler à la vie par la force de son amour, tandis que la reine Marguerite l'aide à couper les liens qui l'attachent à l'existence, à renoncer à tous ses désirs, « car c'est le désir qui est l'obstacle le plus grave qui s'oppose à notre délivrance », comme l'écrit Ionesco dans *Journal en miettes*. Personnage psychopompe (1), elle préside à la cérémonie de la mort, l'accompagnant dans sa marche vers le « Grand Rien ». A travers le conflit qui oppose les deux femmes, ce sont deux conceptions de l'existence, occidentale et orientale, deux philosophies de la vie entre lesquelles Ionesco a toujours oscillé, le désir de jouissance, hédoniste, et le renoncement des mystiques, qui s'affrontent ici.

La pièce porte l’empreinte du *Livre des morts tibétain*, texte que Ionesco a découvert, très jeune, par son ami Eliade, et qu’il a longuement médité, comme tous les écrits de Jean de la Croix, dont il récitait volontiers de mémoire les poèmes. Lorsque Bérenger est sur le point de mourir, le décor s’évanouit lentement car tout s’efface dans sa perception. La visualisation scénique de cet effacement du monde est alors saisissante. Les battements affolés de son cœur ébranlent la salle du trône et achèvent de la détruire.

La mort du roi, sa disparition, ne survenant que quelques secondes après, le spectateur se trouve placé dans la position du mourant pour qui c’est le monde, et non lui qui disparaît.

C’est sa propre angoisse, c’est toute l’angoisse humaine face à la mort, que Ionesco tente d’exorciser ici, prêtant à Bérenger cet attachement viscéral à la vie qui est le sien, comme en témoignent les accents pathétiques de cette confidence dans Notes et Contre-notes (2) : « que j’aurais du mal à m’en arracher ! Je m’y suis habitué ; habitué à vivre. De moins en moins préparé à mourir. Qu’il me sera pénible de me défaire de tous ces liens accumulés pendant toute ma vie. Et je n’en ai plus pour trop longtemps, sans doute. La plus grande partie du trajet est parcourue. Je dois commencer dès maintenant à défaire, un à un, tous les nœuds. »

Marie-Claude HUBERT Université de Provence

(1). Qui aide l’âme (psyché) à passer dans le royaume des morts

(2). Éditions Gallimard, 1966

LA TRAVERSEE D'UN SIECLE

Ionesco est né le 26 novembre 1909 à Slatina, en Roumanie, d'un père roumain et d'une mère française.

D'abord installés à Paris, les époux se séparent. En 1916, le père repart seul pour la Roumanie, où il « divorce et se remarie, sans prévenir sa femme et ses enfants ». (1)

En 1922, l'adolescent doit quitter la France et sa famille maternelle pour réapprendre le roumain et vivre avec un père fasciste qu'il déteste. « Dès qu'il le pourra, à partir des années 1927-1928, Ionesco quittera la maison paternelle ». (2)

En 1931, il publie ses premiers poèmes, influencés par les symbolistes et le surréalisme et prépare une licence de français. Il épouse en 1936 une Roumaine : Rodica Burileanu, avec laquelle il part à Paris en 1938 pour faire sa thèse. (3)

En 1942, ils sont réfugiés à Marseille. Leur fille Marie-France naît en 1944. En 1945, ils s'installent à Paris et Ionesco se consacre au théâtre. En décembre 1949, Nicolas Bataille crée, aux Noctambules, *La Cantatrice chauve*, qu'il transportera en 1957 avec *La Leçon* (4), au Théâtre de la Huchette, où depuis, chaque soir, on joue les deux pièces...

En 1950, il n'y avait pas dix spectateurs pour voir au Théâtre de la Huchette *La Cantatrice chauve*. *Les Chaises*, en 1952, se jouent devant deux admirateurs : Adamov et Audibert.
« Pourquoi le ton hargneux et méprisant de la critique ? », s'étonne Adamov. Enfin Anouilh affirme : « c'est mieux que Strindberg ».

Eugène Ionesco demande (et obtient) la nationalité française. En 1961, ses pièces sont jouées dans trente-cinq pays. En 1966, *La Soif et la Faim* entre au répertoire de la Comédie Française, et en 1971, Ionesco est élu à l'Académie Française. Il meurt le 28 mars 1994.
« J'ai cru qu'il dormait », dit Rodica.

Danielle Dumas

(1). Eugène Ionesco, par Marie-Claude Hubert, les Contemporains, éd. du Seuil. 1990

(2). Opus cité.

(3.) Sur le péché et la mort dans la poésie de Baudelaire.

(4.) Créée quelques mois plus tard par Marcel Cuvelier au Théâtre de Poche.

NOTES DE MISE EN SCÈNE

Plutôt souffrir que mourir.

C'est la devise des hommes

La Fontaine.

C'est une fable qu'Eugène Ionesco nous raconte avec *Le Roi se Meurt*.

Il y avait bien dans un pays imaginaire un vieux Roi solitaire qui sentait dans sa poitrine battre un cœur qu'il croyait immortel.

Il y avait dans un pays imaginaire un vieux Roi solitaire qui croyait tenir dans son poing un pouvoir éternel.

Puis un jour, alors qu'il était très vieux, alors qu'il était très jeune, tout bascula dans l'anarchie et dans l'horreur : le territoire se mit à rétrécir, à se rabougrir, les frontières à reculer ; la population se réduisit en une nuit à quelques vieillards, à quelques enfants goitreux, débiles mentaux, congénitaux. Tout s'effondra. Ce fut la fin du monde et la fin d'un long règne.

Cet univers qui se détruit, c'est la projection du mental d'un Roi qui se désagrège, entraînant tout dans son néant. Pour que la vie reprenne, il faut que le Roi passe, que le Roi meurt afin que tous puissent hurler ensemble à nouveau : « Vive le Roi ! ». La Royauté, les Courtisans, l'Armée, le Peuple ne peuvent survivre et se régénérer qu'en abreuvant la nouvelle royauté de la mort de l'ancienne.

C'est donc à cette cérémonie, farce métaphysique du grand départ du Roi, que nous convie Ionesco. Il nous oblige à regarder de face ce qui nous fait si peur. Peu à peu, Bérenger I^{er} va se détacher de tous les liens matériels qui le nouent à la vie ; il va se libérer de toutes les entraves de ce monde et pourra ainsi entreprendre le dernier voyage. Il a accepté l'inéluctable, le grand rendez-vous avec la mort – mais va-t-il mourir ?

Un jour que Michel Bouquet et moi lui rendions visite, Ionesco nous a affirmé *qu'il ne savait pas si Bérenger mourait*, mais avec un sourire malicieux et tendre, il a ajouté *ce qui est sûr, c'est qu'il disparaît*.

Oui, Bérenger I^{er} disparaît et avec lui disparaissent un peu de nos inquiétudes, Ionesco nous fait rire de nous-mêmes, de nos angoisses, voire de nos terreurs.

Georges Werler

GEORGES WERLER

Metteur en scène

Aucun doute pour lui : *Le Roi se meurt* constitue « le plus grand chef d'œuvre du siècle dernier ». Georges Werler admire « le génie de Ionesco », consistant à faire rire avec la mort et la fin du monde, sujets graves par excellence. En 1993, il décide de monter la pièce et de rendre visite à l'auteur avec Michel Bouquet.

« Assis dans un grand fauteuil Voltaire, un plaid sur les genoux, Ionesco offrait une représentation terrifiante du Roi Bérenger 1^{er} », se souvient Georges Werler avec émotion. « Il semblait ne plus maîtriser son corps, mais n'avait rien perdu de l'allégresse et de la précision de sa pensée ».

Le Roi se meurt, le 28 mars 1994, sans avoir pu assister à la mise en scène de sa pièce au Théâtre de l'Atelier. *Le Roi se meurt* s'est imposée à tous comme une « évidence ». « La pièce possède toujours aujourd'hui une force extraordinaire, car il n'y a pas un coin de monde où la barbarie n'existe », observe le metteur en scène. On a malheureusement l'impression qu'elle a été écrite pour notre époque ». Une universalité propre aux grandes œuvres. Georges Werler a toujours aimé « monter les auteurs vivants ». Il a ramené clandestinement en France *Jacques et son Maître*, de Kundera et fait connaître Gilles Ségala en mettant en scène *Mr. Schpill et Mr. Tippeton*, en 1995. Une décennie plus tard, au printemps 2005, Georges Werler a monté, au Théâtre 14, sa quatrième pièce de Mrozek : *Les Révérends*. C'était une création.

A.C

MICHEL BOUQUET

Le Roi, Bérenger 1^{er}

C'est en 1943, à l'âge de seize ans, que Michel Bouquet rencontre Maurice Escande, dont il devient l'élève. Très vite, il est engagé et en 1944, il joue dans la première pièce de Paul Géraudy **Première Etape**.

Il suit également les cours de Béatrice Dussane et poursuit sa formation d'acteur au Conservatoire. En 1946, il joue Scipion aux côtés de Gérard Philipe dans **Caligula** d'Albert Camus et, grâce à André Barsacq, reprend un rôle dans **Le rendez-vous de Senlis** de Jean Anouilh, alors au summum de sa notoriété. Sans doute frappé par ses points communs avec cet inconnu de vingt-et-un an, Jean Anouilh dit : « Nous allons peut-être penser à quelque chose pour vous ». Ce « quelque chose » se traduit par cinq pièces, dont : **Roméo et Juliette** (1953) ; **Pauvre Bitos** (1956) ; **Le Boulanger, la Boulangère et le petit mitron** (1968). Au dialoguiste Anouilh, Michel Bouquet doit son premier film : **Monsieur Vincent** de Maurice Cloche (1947), puis **Pattes Blanches** de Jean Grémillon (1948).

Entre temps, Michel Bouquet entre au TNP et crée avec Jean Vilar, lors du Premier Festival d'Avignon, **La Terrasse de Midi** de Bernard Clavel. Puis ce sera **Henri IV** de William Shakespeare, **La mort de Danton** de Georg Büchner, **Dom Juan** de Molière, **Meurtre dans la Cathédrale** de T.S. Eliot et enfin **L'Avare** de Molière. Au théâtre, Michel Bouquet crée également **Les Jouets** de Georges Michel, dans une mise en scène d'Arlette Reiner, puis **Témoignage irrecevable** de John Osborne, dans une mise en scène de Claude Régy, **Alice dans les jardins du Luxembourg**, de et mis en scène par Romain Weingarten et **L'Accusateur public** de Hock Walder, dans une mise en scène de Claude Régy.

En 1976, il marquera particulièrement la scène dans **Monsieur Klebs et Rosalie** de René de Obaldia, dans une mise en scène de Jacques Rosny et recevra le Prix du Meilleur Acteur décerné par le Syndicat de la Critique Dramatique.

A partir de 1977, on peut citer : **Gilles de Rais** de et mis en scène par Roger Planchon (1977) ; **Almira** de P.-J. de San Bartholomé, dans une mise en scène de Jean-Louis Thamin (1977) ; **La Nuit des Tribades** de Per Olov Enquist, dans une mise en scène de Raymond Rouleau (1978) ; **En attendant Godot** de Samuel Beckett, mise en scène Otomar Krejca (1978) ; **No man's land** de Harold Pinter, dans une mise en scène de Roger Planchon (1979) ; **Macbeth** de William Shakespeare, dans une mise en scène de Jacques Rosner (1980) ; **Les Côtelettes** de Bertrand Blier, dans une mise en scène de Bernard Murat, **Molière du Meilleur Comédien, 1998** ; **A Torts et à Raisons** de Ronald Harwood, dans une mise en scène de Marcel Bluwal (1999) ; **Minetti** de Thomas Bernhard mis en scène par Claudia Stavisky aux Célestins, Théâtre de Lyon puis au Festival d'Avignon.

Et depuis 1983 au Théâtre de l'Atelier, on peut citer : **Le neveu de Rameau** de Diderot, dans une mise en scène de Georges Werler (1983) ; **La danse de mort** de Strinberg, dans une mise en scène de Claude Chabrol (1984) ; **Hot House** de Harold Pinter, dans une mise en scène de Robert Dhéry (1986) ; **Le Malade Imaginaire** de Molière, dans une mise en scène de Pierre Boutron (1987) ; **L'Avare** de Molière, dans une mise en scène de Pierre Franck (1989) ; **Le Maître de Go** de Kawabata, dans une mise en scène de Jean-Paul Lucet (1991) ; **Le Roi se meurt** d'Eugène Ionesco, dans une mise en scène de Georges Werler (1994) ; **Fin de Partie** de

Samuel Beckett (1995) et **Avant la Retraite** de Thomas Bernhard, toutes deux mises en scène par Armand Delcampe (1998).

Au cours de sa foisonnante carrière théâtrale, Michel Bouquet s'est laissé séduire par le cinéma. Il est l'un des acteurs préférés de Claude Chabrol. Il a tourné plus d'une cinquantaine de films avec des réalisateurs aussi divers que Henri-Georges Clouzot, Jean Delannoy, François Truffaut, Yves Boisset, Francis Veber [...] Avec son image un peu austère d'homme intègre et secret, Michel Bouquet paraît presque trop discret pour être célèbre. Il se fait rare dans les années 90, apparaissant dans **Toto le Héros** (1990) ou encore **Elisa** (1994). En 2001, il joue aux côtés de Charles Berling dans **Comment j'ai tué mon père** d'Anne Fontaine, film grâce auquel il est nommé pour la première fois aux Césars dans la catégorie Meilleur acteur. Puis, il interprète François Mitterand dans le film de Robert Guédiguian **Le Promeneur du Champ de Mars** qui lui vaut le César du Meilleur acteur (2006).

Michel Bouquet tourne également beaucoup pour la télévision, notamment avec Marcel Cravenne, Claude Santelli, Lazare Iglésis, Gabriel Axel, Marcel Bluwal, Charles Brabant, Pierre Boutron, Nelly Kaplan, Armand Delcampe...

JULIETTE CARRE

La Reine Marguerite

Au Théâtre, on a pu la voir, dans différentes pièces notamment dans *Monsieur Klebs et Rosalie* de René de Obaldia, mise en scène de Jacques Rosny (1976), *La danse de mort* de Strindberg, mise en scène de Claude Chabrol (1984), *Le malade imaginaire* de Molière, mise en scène de Pierre Boutron (1987), *L'Avare* de Molière mis en scène par Pierre Franck (1987), *Le Maître de Go* de Kawabata, adaptation de Philippe Faure et mise en scène par Jean-Paul Lucet (1991), *Fin de partie* de Samuel Beckett, (1995) et *Avant la retraite* de Thomas Bernhard, toutes deux mises en scène par Armand Delcampe (1998), *Minetti* de Thomas Bernhard, mise en scène de Claudia Stavisky en 2003 aux Célestins, Théâtre de Lyon.

LARA SUYEUX

La Reine Marie

Ces dix dernières années, elle a joué dans une quinzaine de spectacles avec des metteurs en scène comme : Jacques Falguières (*Le Misanthrope*), Pierre Debauche (*Le songe d'une nuit d'été - Britannicus - La Mouette*), Nadine Darmon (*Les fiancés de Loches*), Robert Angebaud (*La Périchole*), Hervé Taminioux (*Été*), Benoît Lambert (*Lorenzaccio - La Conversation interrompue*), Maria Zachenska (*Le Babil des classes dangereuses*), William Mesquich (*Monsieur Septime, Solange et la casserole*). On l'a vue récemment au Théâtre Paris-Villette dans *Ça ira quand même* dans une mise en scène de Benoît Lambert. Elle a tourné à la télévision et participé à plusieurs courts métrages.

JACQUES ECHANTILLON

Le Garde

Le théâtre c'est toute sa vie. Depuis la création de la troupe amateur « Les Baladins de la scène » à l'âge de quinze ans, Jacques Echantillon ne l'a plus jamais quitté. Il a fondé deux compagnies avec sa femme France Darry et dirigé le CDN du Languedoc-Roussillon en 1975. Il affectionne tout particulièrement Dario Fo et a monté plusieurs de ses pièces. Ses dernières mises en scène : *L'Inscription* de Gérard Sibleyras au Petit-Montparnasse et *Le Mariage de Barillon* de Feydeau au Théâtre du Palais Royal dont il a également fait l'adaptation.

JACQUES ZABOR

Le Médecin

Impossible de citer les quelques cent quarante pièces dans lesquelles il a joué ! Jacques Zabor ne quitte jamais longtemps la scène. Il était sur les planches du Théâtre 14 en mars 2004 dans *Souvenirs Fantômes* d'Arnold Wesker, mis en scène par Jaques Rosner. On l'a aussi récemment vu jouer sous la direction de Michel Roux dans *Soins intensifs* de Françoise Dorin. Le personnage du Baron dans *Mademoiselle Else* d'Arthur Schnitzler, monté par Didier Long, lui a valu une nomination aux Molières en 1999.

NATHALIE NIEL

Juliette

Elle connaît bien les planches du Théâtre de l'Atelier, pour y avoir travaillé plusieurs fois avec Pierre Franck, l'actuel directeur du Théâtre Hébertot. Ce dernier l'a notamment dirigée dans *La Panne* de Friedrich Dürrenmatt en 1996 et deux ans plus tard dans *Ardèle ou la Marguerite* de Jean Anouilh. Nathalie Niel était déjà cet hiver sur la scène du Théâtre Hébertot dans *Margot la ravaudeuse* de Louis-Charles Fougeret de Monbron, mis en scène par Alain Sachs.

Calendrier des représentations

Du vendredi 31 mars au dimanche 9 avril à 20h

Mars 2006	Vendredi	31	20h
------------------	----------	----	-----

Avril 2006	Samedi	1 ^{er}	20h
	Dimanche	2	16h
	Lundi	3	<i>Relâche</i>
	Mardi	4	20h
	Mercredi	5	20h
	Jeudi	6	20h
	Vendredi	7	20h
	Samedi	8	20h
	Dimanche	9	16h

RENSEIGNEMENTS / RESERVATIONS

au Théâtre (du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45) :
Par téléphone : 04 72 77 40 00 (à partir de 13h) - **fax 04 78 42 87 05**
Billetterie en ligne : www.celestins-lyon.org